

Transcription des commentaires de Pascal Dusapin sur à quia

P. D. : Allez, on y va. Quitte à dire n'importe quoi, faisons au moins quelque chose. Alors l'orchestre fait Bfoum! Et le pianiste qui fait Bvoum! une espèce de chose dans le grave. Et puis toutes les cordes lui tombent dessus dans le quart de seconde qui vient, quasiment en même temps. Pfaffou. C'est comme un jeu de boxe, quoi.

Et puis, le piano tout de suite est presque écrasé. Il est envahi par cet orchestre tout d'un coup qui le dépasse, quoi. Alors, il va trouver des choses, des petites voies. Il va se dire : « Oh là là, il faut que je m'organise. » Alors il organise son matériel musical, en fait, puisque c'est ça, ma langue. Il organise ses concepts, ses idées. « Bon, là, je m'organise. Qu'est-ce que je veux dire? » Il fait immédiatement dans sa tête, un peu comme l'on fait quand on est dans une action, une discussion un peu intense, qu'elle soit d'amour ou une dispute.

Au chef [Christophe Eschenbach] : Le piano doit être enrobé par l'orchestre. Il faut qu'il sorte, comme ça...

P. D. : C'est la guerre, en fait. Et alors, le piano il fait ça. Il a organisé son matériel harmonique. Au départ, il est un peu indéfini, on l'entend bien, il fait Broum! Il est dans le son, il est dans une masse, comme ça. Et progressivement, il va donner des notes qui ont été des repères pour lui. Il va en trouver quatre, cinq, ça suffit, pas plus hein, quatre-cinq. Et il va articuler sa pensée dans ces quelques notes.

Mais l'orchestre, lui, il va essayer de détruire, ça. Un peu comme un jeu de chaises musicales. Il va essayer de prendre sa place en permanence. Alors, de là va naître cette tension.

D'où ces moments où le piano se retrouve complètement tout seul, avec un orchestre exténué et puis un pianiste qui n'en est pas plus fier pour autant. À ce moment-là, l'orchestre est tapi comme un gentil gros monstre derrière, et puis il attend la prochaine erreur. Il est intelligent, l'orchestre.

Je voulais trouver un moment faible où ce silence devenait moins intéressant. Pour que l'orchestre, à ce moment-là, comprenne que c'était le point faible. Alors je le mets en scène, et hop! l'orchestre...

P. D. : *Au chef et à l'orchestre* : C'est vraiment la coupure, comme ça, qu'il faut. Comme si on débranchait l'ampli.

Le chef : Un... deux... trois... quatre. Silence. C'est *mezzo forte sempre*. Pas de crescendo, pas de diminuendo : coupure!

P. D. : Alors, c'est quoi, ces indécisions, ces failles? Ce sont des failles que moi je crée moi-même, et qui sont des choses de musique. C'est-à-dire... Je crée, moi, des zones de décompression, des zones de faiblesse, hein, des zones où les choses sont moins sûres, harmoniquement, rythmiquement. Alors tout ça crée de l'intensité, de l'émotion. Tout ça crée du lyrisme, en fait.

Je sers au style. Finalement, il y a quand même des figures qui nécessitent d'être explicitées, un caractère général, une tension psychologique très particulière dans ma musique, je crois. Et puis aussi,

[je sers] pourquoi pas, [à] adapter, [à] faire adapter ce puzzle qu'est l'orchestre, le soliste, l'intérieur de l'orchestre, le chef.

Je sers aussi à entendre ce que les musiciens peuvent m'apprendre. C'est toujours un moment que j'aime beaucoup. J'aime beaucoup les musiciens. J'aime beaucoup travailler avec eux. Avec un orchestre symphonique, on ne peut pas les rencontrer un par un, donc on est obligé d'être dans le général, mais j'aime beaucoup ce moment. Là, il y a une intensité. C'est pas un moment innocent. C'est un moment qui peut aussi être d'une très grande violence. Entendre ce qu'on a mis tant de temps à écrire. Entendre finalement l'espérance qu'on a de la chose, puis celle surtout qu'on essaie de donner.

Toujours dans mon travail, en fait, il y a une dimension oratoire, au sens de la langue. J'aime bien que ma musique parle. Parce que je discute avec elle, parce que c'est un corps avec lequel j'ai une relation charnelle, physique.

La question est : Qu'est-ce que ça dit? Une personne qui joue d'un instrument en face d'une centaine d'autres, quoi. Voilà : c'est un problème philosophique de relation entre l'individu et la société. C'est le discours.

Par exemple, les gens qui ne peuvent pas se parler. C'est formidable comme problème. On vit quand même [dans] une société, surtout avec la télévision, tout ça, les médias... On est quand même dans une société de silence absolu. Les gens se parlent très très peu. On voit des débats, des choses comme ça, mais on n'a jamais le temps de parler. Alors, quand je fais des concertos, je m'intéresse beaucoup à cette question-là. C'est un

appareil sémantique, pour moi, entier, animé de toutes les questions qui sont celles de la vie.

Mais l'histoire d'*à quia* est une forme un petit peu particulière. *À quia*, ça veut dire « être sans voix », « être réduit au silence ».

Quand on arrive à ce moment-là de la partition, le piano n'a pas véritablement réussi à communiquer avec l'orchestre. C'est comme deux personnes qui essayent de se parler, qui ont tout l'appareil sémantique, les bons concepts, et qui en même temps n'arrivent pas à les mettre en face l'un de l'autre. Alors, ils se retrouvent toujours à... Il y en a toujours un qui a abandonné.

Alors, mon piano, il joue un peu à la marelle, comme ça. Il fait Toc, toc, toc... Mais très doucement. Puis de temps en temps, au bout d'un moment, il s'aperçoit qu'il est tout seul, quoi, qu'il y a tous ces gens derrière, qui sont l'orchestre symphonique et qui eux, sont totalement mutiques. Parce qu'ils n'ont pas compris ce qu'est en train de dire le piano. Ou alors, ils ont parfaitement compris et ils ne peuvent pas entrer dans cette voie-là. Alors, ils ne disent rien.

[*Soliloque du piano*] Mais cette solitude devient un acte volontaire. Presque de silence. Puisque que le piano, il reste dans sa petite chose, il fait sa petite mélodie. De temps en temps, il s'énerve un peu, il fait Bong! comme ça.

Alors, mon piano est un peu comme ça. Il dit tellement rien que finalement, il va porter à une action de l'orchestre. Alors l'orchestre, à ce moment-là, trouve un point. Y a un moment, le piano... Et l'orchestre, il rentre dans la note du piano.

Mais qu'est-ce qu'il va faire, l'orchestre, puisqu'il n'a rien... quasiment... à dire aussi, puisque ce piano a tellement peu dit? Il va faire comme nous faisons tous dans la vie. C'est-à-dire que nous reprenons ce qui vient d'être dit. C'est pour ça que beaucoup de gens ne se disent rien, puisque la réponse est conçue [*rire*] sur du rien, quoi, voyez? C'est pour ça que des gens vont passer toute une vie sans rien se dire, tout en parlant. Et mon orchestre, il fait la même chose.

L'orchestre, il va s'énerver, quand même. Il va vite comprendre que quelque chose, dans tout ça, ne lui plaisait pas. Et à ce moment-là, la musique devient de plus en plus lourde, et puis l'orchestre rassemble ses forces. Et qu'est-ce qu'il ne peut que faire, cet orchestre? C'est entrer dans une exacerbation de lui-même devant cet espèce de néant communicatif.

Et le piano? Le piano, lui, continue son truc, et tout d'un coup, il se rend compte qu'il est dévoré, quoi, il est mangé par cet orchestre qui est en train de le réduire au silence. Tac! Il le casse sur place, et le piano est réduit à *quia*, à silence.

Quand on ne comprend pas l'autre, qu'est-ce qu'on fait si on est vraiment impliqué? Eh bien, on s'énerve, on gueule. Alors, [le piano] a une idée. Pour la première fois. Une idée très très simple. C'est qu'il va dans l'aigu. Il essaye de trouver une voie où il va pouvoir s'exprimer. Comme nous faisons, nous, quand nous parlons ou quand nous discutons. Il va trouver un petit interstice, comme ça, un registre qu'il n'a pas exploité.

Et l'orchestre, à ce moment-là, sûr de lui, monte, monte, monte... Sauf que, le pauvre, il n'a pas grand-chose à dire. Alors, il se dégorge en lui-même. Il se dégorge en lui-même, et il va comprendre aussi que cet énervement

en quelque sorte de lui-même ne donne rien. Alors, il se retrouve à *quia* comme le piano.

À ce moment-là, le piano lui dit : « Tiens, eh bien voilà, hein? Eh bien voilà : tu vois bien, tu es comme moi. Tu vois bien? Tu n'es pas plus avancé. Alors je vais pouvoir reprendre ma chanson. »

Ce piano continue sa mélodie tellement triste, et puis ça s'achève. C'est-à-dire qu'il n'y a même pas de fin. À aucun moment il y a d'autorité qui dit : « C'est fini, c'est fini. » Non. Non-non. Ça part, comme ça.

Source : DVD *Discours sur la musique : à quia concerto pour piano*, film réalisé par Michel Follin, Naïve MO 7821164; cote BAnQ : CLA 1 D971a.

Transcription : André-Guy Robert, août 2019.

Sur YouTube, on trouvera l'enregistrement de *à quia* ici :

1. <https://www.youtube.com/watch?v=Md9KQkdaRco> (8:55)
2. https://www.youtube.com/watch?v=N2w8Nz7WK_I (6:48)
3. https://www.youtube.com/watch?v=urbPhv_9-p8 (5:13)
https://www.youtube.com/watch?v=o1aMBa_Fr2c (6:06)

N. B. Le troisième mouvement a été téléversé en deux parties.